

de l'Empire germanique. Mais n'ont-ils pas été un peu alliés de ces bandes socialistes, n'est-ce pas ?

Les alliés, comme les ennemis de la France, qui ont nourri et entretenu si longtemps le levain démagogique, qui ont souvent appuyé ou laissé s'accomplir les complots dirigés contre la société française, ont peut-être trop oublié que la venue pouvait se répandre parmi eux, et que, malgré la solidité de leurs institutions, ils pouvaient recevoir les contre-coups des bouleversements sociaux.

Les événements de Paris n'ont que trop prouvé la force et la puissance de ces socialistes qui préparent dans l'ombre une guerre à outrance contre les lois politiques ou morales. Nous voyons se dérouler devant nous le programme qu'ils se proposent; le vol, le meurtre et l'incendie sont leur devise; les mots sonores de liberté, de fraternité ne sont que le prétexte adopté.

Il faut pas croire qu'ils s'agissent seulement de la France. Nous venons de voir que trente mille étrangers cosmopolites forment les principales colonnes de l'insurrection; les chefs appartenaient à toutes les nationalités; les secours en hommes et en argent leur arrivaient de tous les pays, et c'est dans l'Europe entière que l'Internationale recrute ses soldats et leve ses subsides.

Que les différents Etats y prennent donc garde, et qu'ils étouffent le germe du mal pendant qu'il est temps encore. Le banditisme qui vient d'agir à Paris a des ramifications dans tous les grands centres peuplés. Qu'une croisade purge la société de ce tigre envahissant, ou l'on s'exposera à des désastres dont on peut déjà mesurer l'étendue en jetant un dernier regard sur les ruines des monuments de Paris et sur les rues encore jonchées de cadavres.

On lit dans les Français :

L'épouvantable spectacle que j'ai devant les yeux depuis hier est de ceux que les hommes, qui ont eu le douloureux privilège de le contempler, n'oublient jamais. Les monuments, on ne peut plus les appeler des monuments, on les a réduits à l'état de débris. On a tenu la sinistre menace qu'ils avaient jetée à la France, au monde entier. Ils s'élevaient sous les ruines de Paris; Paris est en feu, et tous les monuments superbes qui faisaient l'honneur de l'humanité et de la civilisation, s'écroulent un à un. Nous n'avons pas le courage de donner le détail des faits militaires qui se sont passés depuis hier. Les fédérés ont été repoussés partout, chassés de leurs barricades, mais ils ont laissé sur la ligne de retraite une large traînée de flammes.

Voici avec leur douloureuse éloquence, les noms des monuments qui ont été brûlés et dont nous voyons à cette heure les ruines fumantes :

Les Tuileries.
Le Ministère des finances.
La Préfecture de police.
La Cour des comptes et le Conseil d'Etat.
Le Palais de Justice.
La caserne du quai d'Orsay.
Le Palais de la Légion d'honneur.
L'Hôtel-de-Ville.
Le Palais-Royal.

Ces désastres, si complets qu'ils soient, auraient pu être évités. Les fédérés ne voulaient laisser aucune pierre debout sur le passage de nos troupes. Le temps leur a manqué, ils n'ont pu réduire en cendres les monuments publics, après avoir eu la pensée de brûler tout, même les habitations particulières.

flammes. Les fédérés, en s'éloignant, avaient arrosé les maisons de pétrole; aussi tous les secours qu'on voulait leur porter furent-ils inutiles et le feu se propageait-il avec une rapidité effrayante. Deux marius qu'on a surpris y mettant le feu ont été fusillés sur-le-champ; un insurgé, qui avait revêtu l'uniforme des pompiers, arrosait les maisons voisines du premier foyer de l'incendie de pétrole, paraissant chercher à les préserver. Il a été fusillé aussi; nous avons encore vu ce matin son cadavre, laissé dans le passage Bengier.

Après la rue Royale, le feu consumait les monuments de la rue de Rivoli.
Quand les fédérés ont dû quitter la place de la Concorde, ils ont tiré contre la Madeleine une volée de coups de canon, pour détruire sa colonnade et l'emblème religieux qui se trouve au fronton du monument.
Une fumée immense couvre Paris; elle répand dans l'air une odeur détestable. Le soleil parvient à peine à la pénétrer; mais sur les pavés, sur les maisons, son éclat, au lieu d'être brillant et vif, est rouge; c'est sinistre.

Tous les papiers qui se trouvaient au ministère des finances, à la préfecture de police, dans tous les monuments publics, sont brûlés. Les chiffons qu'ils forment alors se répandent dans l'air, et, portés par le vent, vont tomber au loin. Les quais, les Champs-Elysées en sont noirs. Sur quelques-uns, on peut encore lire quelques mots que le feu a épargnés ou dont l'empreinte est restée sur le papier noir; ce sont des actes publics qui contiennent la fortune publique et particulière, ainsi que la famille. Quelles ruines irréparables!

La chambre des notaires aurait aussi été brûlée, et toutes ses archives.

L'obélisque n'a pas eu la moindre égratignure.
A cinq heures, des bombes incendiaires, lancées par les communux, arrivent en grand nombre dans les quartiers qu'ils ont abandonnés depuis hier.

En présence des désastres qu'ils rencontrent à chaque pas, la fureur des soldats est à son comble. Tous les insurgés pris les armes à la main sont fusillés.

Ce matin, les communux ont achevé, à coups de crosse de fusil, douze soldats blessés.

A 5 heures du soir, nous sommes maîtres de toutes les hauteurs de Paris, Belleville, Montmartre, etc. La lutte n'a plus lieu qu'au centre de la capitale.

Partout sur le passage de nos troupes, le drapeau national est arboré aux fenêtres des maisons particulières.

Nous avons vu, aujourd'hui, l'ambulance du Palais de l'Industrie. En pénétrant dans ce monument, nous avons éprouvé une émotion pénible. Il y a trois ans, le monde entier s'y donnait rendez-vous: on y saluait la concorde, l'union des peuples qui n'avaient plus qu'un champ de bataille digne d'eux; le travail; ils ne devaient plus rechercher que les conquêtes pacifiques de l'intelligence. Aujourd'hui, nous y voyons tout ce que la guerre la plus terrible a de redoutable. Des obus, des boulets, des armes, puis les victimes des luttes sanglantes qui se livrent chaque jour.

Il y a là un grand nombre de blessés fédérés; ils sont dans les stalles où l'on plaçait, dans les derniers concours hippiques, les chevaux. Ils sont bien installés et soignés avec un dévouement qu'ils n'ont pas eu pour les nôtres, par le docteur Chenu, directeur de l'ambulance. Des dames, en grand nombre, leur prodigent les soins les plus pressés.

Nous y voyons trois des principaux chefs de l'insurrection. Le citoyen colonel Durassier, dont la beauté était célèbre parmi les communux, est blessé au talon; il paraît souffrir beaucoup; cependant, son œil a conservé toute sa vivacité. A côté de lui, se trouve le général Okolovitch. Il a reçu, comme on sait, une blessure accidentelle en montant à cheval à Levallois. Son état est plus dangereux que celui de Durassier, mais il semble moins souffrir. Il a conservé toute sa liberté d'esprit, et nous pouvons causer un instant avec lui. Sa grande excuse est qu'il se trouvait être l'ainé de vingt-quatre enfants, il sait que ses amis brûlent Paris; il trouve que c'est inutile; c'est encore heureux.

En face de lui, se trouve le citoyen Maljournal, général aussi. C'est lui qui a commandé le feu à la place Vendôme, contre la manifestation pacifique que chacun connaît. Jusqu'à ces derniers jours, il s'en vantait hautement devant ses compagnons. C'est,

du reste, là qu'il a été blessé par un de ses soldats maladroits.

Le Palais de l'Industrie est occupé par le 42e de ligne.

Entre les Tuileries et l'Hôtel-de-Ville, toutes les maisons entre la rue de Rivoli et le quai sont en feu. C'est un immense brasier. On croit qu'il y a sous les ruines des victimes sans nombre.

La garde nationale se réorganise aux Terres, au boulevard Maeshelherbe et dans les quartiers que nous avons délimités. On entend le rappel.

L'indignation de tous est à son comble. Nous voyons, place de la Concorde, une soixantaine de prisonniers: *A mort! à mort!* les assassins, les incendiaires! crie la foule. Les soldats ont peine à les protéger contre ses fureurs. Ils doivent être fusillés à cette heure.

Les fédérés tirent des coups de canon dans les écouts pour ébranler les maisons qui les avoisinent et les détruire.

Nous publions l'extrait suivant de la France, afin de donner une idée exacte des sentiments qui s'expriment en ce moment dans certaines régions politiques à Versailles:

On a beau fouiller les siècles passés, on ne trouve rien de pareil. Lorsque les barbares envahissaient l'Empire romain, lorsqu'ils pillaient les temples et détruisaient les chefs-d'œuvre de l'art antique, ils étaient en terre ennemie et ils n'obéissaient qu'aux instincts de leur ignorance. A Rome, dans l'époque de sa puissance, Catilina s'était bien écrit un jour: *incendium neum ruinam vestigam;* mais cette menace ne s'était point réalisée.
Paris, seul, a vu, en un siècle de progrès et de lumière, cette armée de sauvages qu'enfante la fermentation des vices en bas et l'excitation de quelques misérables en haut, les sauvages de la haine sociale, les sauvages de la jouissance matérielle entre eux et perdue. Sauvages sans principes, sans patrie, sans frein d'aucune sorte, qui aiment mieux brûler les maisons qu'ils ont volées que de ne pas en rester les maîtres.

Ces sauvages-là, l'incendie des monuments de Paris nous les fait connaître. C'est la barbarie multipliée par la corruption; c'est la scélératesse centuplée par les procédés de la science.

Il n'y aura dans toute la France qu'un cri d'horreur contre ces monstres. Mais le pays ne se bornera pas à demander le châtiement exemplaire des misérables qui veulent anéantir jusqu'aux souvenirs de son passé et de sa gloire. Il remontera au point de départ, à l'origine de tous ces désastres.

Cette insurrection-là, tout le monde la désavoue aujourd'hui, en présence des excès monstrueux auxquels elle aboutit; mais elle a eu, dans ses commencements, bien des complices, et ce qui nous confond d'étonnement plus encore que de colère, c'est de voir des hommes, qui ont eu le malheur de jouer un rôle dans la longue élaboration de cette crise insoumise, ne pas se rendre justice à eux-mêmes en disparaissant de la scène de la politique active.

Il y a des hommes qui ont demandé avec acharnement, qui ont arraché aux pouvoirs publics l'armement indistinct de la garde nationale, croyant par là se rendre agréables à leurs électeurs et se faire d'eux une armée.
Il y a des hommes qui, en tenant en leur pouvoir, après la journée du 31 octobre et après celle du 22 janvier, les chefs de la future Commune et avant dans leur proclamation que ces misérables artisans de discordes faisaient les affaires de la Prusse, dont ils augmentaient les exigences, n'ont pas eu le courage de remplir leur devoir en châtiant comme ils le méritaient des factieux complices de l'étranger par leurs crimes.

Il y a des hommes qui, ayant fait preuve d'une incapacité qui n'a d'égalé que leur présomption de la première heure, s'obstinèrent à vouloir participer à la direction du pays, même quand ils se sont attirés des réponses foudroyantes comme celle d'Assy interrogé par eux: « Si nous en sommes là, c'est bien votre faute ».

Comment nos mœurs politiques peuvent-elles tolérer un pareil spectacle? Comment se fait-il, par exemple, que le premier personnage officiel, qui est entré à Paris après nos généraux, soit M. Jules Ferry? Est-ce que la présence d'un tel personnage est bien de nature à rallier tous les gens d'ordre, et à faciliter la fusion de la garde nationale restée fidèle avec notre armée?

Le moment est venu de donner au pays la double satisfaction qu'il attend; celle de

la justice contre des misérables qu'ils ont entrepris de détruire la France, et celle de la politique, contre des hommes qui, ayant accepté la responsabilité d'une révolution le 4 septembre, ont laissé se former, grandir, se développer cette immense agression contre l'ordre social, manquant ainsi au devoir qui s'impose à tous les gouvernants, quels qu'ils soient, ministres d'une république ou monarchie.

Des journaux, qui se disent libéraux, exécutent, en ce moment, les voltiges les plus caractérisées pour démontrer l'horreur profonde que leur inspirent les doctrines et les hommes de la Commune.

Les épithètes les plus vives ne leur coûtent rien, et, pour peu qu'on les en priât, ils s'engageraient volontiers dans le peloton d'exécution.

Cette attitude est triste, écœurante, de la part de certains d'entre eux, qui, il y a moins d'un mois, n'avaient pas assez de leur encre pour salir l'Assemblée nationale et qui n'épargnaient guères le pouvoir exécutif.

C'est la règle! réussir est tout pour eux. Ils avaient déjà leur écharpe rouge toute prête, leurs amis ne se gênaient pas pour proclamer que la Commune « travaillait pour le peuple, et que le peuple devait travailler pour elle ».

Au moindre insuccès de nos armes, ils auraient ouvert une souscription pour élever une statue à Delescluze ou à Dombrowski.

Aujourd'hui, que la cause de l'ordre a le dessus, ils voudraient grimper au Capitole, dans le char de triomphe destiné à nos braves généraux, et, plutôt que d'y renoncer, ils s'accrocheraient au marche-pied du coupé de M. Thiers.

Ce dévouement, digne d'une meilleure cause, c'est la République qui le leur inspire.

La République, qu'ils placent au-dessus de toutes les institutions, au-dessus du suffrage universel, au-dessus de la volonté de la France, ils sont bien obligés de la placer au-dessus de la logique et du bon sens.

Ce qu'il y a de joli dans leur nouvelle incarnation, c'est le bon marché qu'ils font de la mémoire et de la conscience publiques. Ils s'imaginent qu'on a oublié leurs efforts pour organiser la ligue républicaine et la fédération des conseils municipaux, dans l'intérêt de la commune: ils pensent de bonne foi qu'on ne se souvient plus du plaisir ironique avec lequel ils faisaient ressortir le peu d'emplacement des gardes nationales de province à renforcer les rangs des troupes de Versailles.

Croient-ils, par hasard, qu'on n'a lu que d'un œil distraît leurs diatribes à l'adresse du gouvernement régulier, contre lequel ils faisaient signer des protestations pleines d'acrimonie pour l'Assemblée et de tendre sympathie pour la Commune dont on ne blâme les excès que pour en imputer la responsabilité aux fautes de Versailles?

Allons donc! qui espère-t-on tromper? Sans doute nous l'avons dit souvent, et nous nous plaisons à le redire, il y a des républicains sincères et de bonne foi qui voudraient assseoir une république sur les principes d'ordre et de sage liberté qui sont la base de tout gouvernement régulier. Ceux-là, ce sont les dupes du parti, les sages dont on rit en cachette.

Pour le grand nombre, il n'y a pas d'autre but que de réussir, et le choix des moyens importe peu.

Ceux-ci ne font pas le coup de feu derrière les barricades, ils sont trop soucieux de leur précieuse existence pour l'exposer; ils y envoient les malheureux ouvriers abusés et aveuglés par leurs déclamations, ils comptent les coups et s'approprient à en profiter.

Ils auraient très volontiers reçu la république des mains de la commune triomphante, et lui auraient su gré, in-

lérieusement, d'abord, ouvertement, ensuite, de les avoir débarrassés de certaines institutions qui les gênent beaucoup. Ils n'auraient point osé eux-mêmes fermer les églises, mais les trouvant converties en clubs, ils se seraient bien gardés de changer cette nouvelle destination et de les rendre au culte. Ouvrage fait n'est plus à faire.

L'armée les gêne, mais ils regarderaient à deux fois avant d'y toucher, aussi auraient-ils été heureux de laisser les fusils et les canons aux mains des Montmartrais qui auraient avantagusement remplacé toute espèce de force armée.

Ils auraient regardé comme une suprême injustice de reprendre à Dombrowski ses épaulettes de général pour les rendre à Vinoy.

Il en eût été de même pour un grand nombre de nos institutions. Les trouvant anéanties, ils les auraient laissées à terre par respect du fait accompli.

Hélas, tout cela ne s'est pas réalisé, et ceux qu'on s'appropriait à proclamer des héros, des libérateurs du peuple, viennent de tomber dans le sang et la honte.

Aussitôt, sans s'arrêter à des regrets superflus et dangereux, on sauta à pieds joints adessus de leurs cadavres pour courir plus aisément à la suite du vainqueur, et l'on dressa des autels à la république honnête et modérée rêvée par M. Thiers.

Le volte face n'est sensible que pour ceux qui ont intérêt à ne rien perdre des menées et des desseins de ces machiavélisme aux petits pieds. (Emancipateur de Cambrai.)

La suppression de la Garde nationale

Nous lisons dans le *Moniteur*:

M. le chef du pouvoir exécutif avait annoncé, pour aujourd'hui, la présentation d'un projet de loi relatif au désarmement de la garde nationale. Ce projet n'a pas été présenté, mais on nous assure que ce retard est subordonné à l'achèvement des opérations militaires et à la soumission complète de Paris. Le sentiment public est unanime, d'ailleurs, à penser que la suppression de la garde nationale est une mesure urgente, et qui aura, d'ailleurs, sa juste compensation dans le service militaire obligatoire pour tous.

Chronique locale & départementale

On nous adresse la lettre suivante: « Roubaix, le 27 mai 1870.
Monsieur le rédacteur du *Journal de Roubaix*,
J'ai lu dans votre journal du 25 courant: « Nous recevons de la Chambre consultative une communication qui nous arrive trop tard pour être publiée aujourd'hui. » Et cette communication, je la trouve dans votre numéro du 26, et je dois vous avouer que je ne comprends nullement le reproche que vous adressez à quelques-uns de vos concitoyens, par votre premier paragraphe:
« Les industriels appelés à Versailles par M. le ministre du commerce, pour rechercher les primes de sortie équivalentes aux droits dont pourraient être frappées les matières premières, ont-ils songé à réprocher, en elle-même, la mesure par laquelle le gouvernement grèverait les matières premières? Telle est la question que plusieurs personnes se posent, paraît-il. Il est à peine concevable qu'elles aient besoin d'être éclairées là-dessus. Tout industriel, tout commerçant, si inexpérimenté qu'il puisse être, comprend, sans grand effort d'intelligence, qu'un droit de consommation ne peut qu'être nuisible à ses intérêts. »
Certes, je suis de l'avis de ces messieurs;
« Il ne faut pas un grand effort d'intelligence pour comprendre, qu'un droit de consommation ne peut être nuisible aux intérêts de tous, mais que ces MM. de la Cham-

serait pas à dédaigner dans le cas où la fortune deviendrait contraire à notre parti, et vous pourriez... qui sait? vous venger, comme on dit... En définitive, c'est la fille d'un lord, quoique de la mauvaise souche.

Richard jeta à ce misérable un tel regard, que Morris ne put résister; mais le valet recula d'effroi; cependant la mauvaise souche de Clarence ne rendit pas son digne émule Tyler beaucoup plus sage.

Milord, dit le légiste d'un ton confidenciel, tous les ennemis de Votre Seigneurie n'ont pas quitté Stone-House. Il y a encore ici le ministre Bruce, un des juges de paix qui ont signé le warrant... De sa vie il n'a su monter à cheval; il n'a donc pu suivre les lords, et il est resté là-haut, caché dans un cabinet de toilette avec de vieilles hardes pour couvrir sa grosse panse asthmatique; vous pourrez la prendre par les oreilles comme un lapin qui a donné dans une bourée... Nn trouvera aussi là-bas, dans les bâtiments de service, cet odieux ronégat de Donagh, le garde qui a causé tant de mal, ces derniers temps, aux pauvres gens de Neath. Comme il ne peut encore remuer ni pied ni patte, il sera facile...

Le capitaine allait exprimer à ces traites l'horreur qu'ils lui inspiraient, quand un grand bruit s'éleva dans la maison. Les insurgés y avaient pénétré d'un autre côté, et, la voyant sans défense, ils couraient de chambre en chambre avec des art de triomphe. Alors, la troupe qui avait fait halte dans la cour s'élança

pour avoir part au pillage, malgré les injonctions de Richard et des officiers inférieurs. Bientôt un fracas de meubles et de vaisselle cassés annonça que l'œuvre de dévastation commençait.

Il faut que j'aie moi-même arrêté ces forcenés, dit Richard à ceux qui l'entouraient, mais auparavant...

Il appela John Morris, qui, assis sous le péristyle, la tête dans ses mains, paraissait indifférent à cette scène de désordre.

Monsieur Morris, lui dit-il, vous pouvez me rendre service, et moi et à une personne pour laquelle vous professiez un respect particulier... à ma sœur Julia.

John tressaillait à ce nom, puis il s'inclina en silence.
— Vous allez prendre quelques hommes avec vous, continua Richard, et vous vous mettez à la recherche de miss Avondale, qui doit être encore dans le parc.

Ce domestique, ajouta-t-il en désignant Clarence, vous servira de guide, et il aura besoin de se montrer fidèle s'il veut que j'oublie ses bassesses et sa lâcheté... Vous protégerez miss Avondale contre toute insulte, et si quelqu'un osait l'outrager gravement, vous êtes armé... tuez-le... entendez-vous? tuez-le, je vous y autorise.

Ces paroles furent prononcées avec une fermeté qui fit dresser les cheveux sur la tête à Clarence et à Tyler.

— Et où devrai-je conduire miss Avon-

dale, milord? dit Morris.—Vous lui demanderez ses ordres... Elle est libre, absolument libre de se réfugier où elle le jugera convenable.

Il désigna deux ou trois honnêtes paddies, qui acceptèrent avec empressement cette mission, et Morris, sous la conduite du valet de chambre, se disposa à partir avec eux.

Milord, reprit-il, d'une voix sourde, j'avais cru que miss Avondale... l'invitation adressée à votre malheureuse sœur... Ne me rappelez pas cette odieuse circonstance, s'écria Richard avec agitation; je n'y crois pas, je ne veux pas y croire. Si vous rencontrez miss Avondale, dites-lui... Mais non, ne lui dites rien de ma part, ne prononcez pas non nom. Partez, allez, partez! Au milieu de ce tumulte, elle est en danger peut-être!

Et il se précipita dans la maison, tandis que Morris et les paddies s'engageaient sous les ombreuses avenues du parc.

Richard n'eut pas de peine à arrêter les dévastations qui menaçaient d'une destruction complète les richesses artistiques de lord Avondale. Sa présence imposa aux plus exaltés et aux plus avides. Néanmoins, il ne put préserver du pillage la riche collection d'armes anciennes et modernes réunie dans la galerie supérieure. Comment, en effet, résister aux sollicitations de paysans deminns, qui n'avaient que des shillelachs et des couteaux pour combattre les sol-

dats anglais? Aussi, les fusils de chasse damasquinés du vieux lord et de sir Georges, les fusils à mèche, les arquebuses à rouet du moyen âge, les épées à deux mains, les framées gauloises et les haches saxonnnes, tout fut de bonne prise. On vit même des paddies, à défaut d'autres armes, se disputer les tomahawks des Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord et les criks empoisonnés de la Malaisie.

La répartition achevée, Richard exigea que les insurgés quittassent la maison, et des sentinelles furent placées aux portes avec une consigne sévère. En revanche, il permit d'accepter des rafraichissements, dont l'habitation était abondamment fournie. Les domestiques de Stone-House, qui s'étaient cachés dans le premier moment, et qui reparaisaient maintenant avec assurance, en apportèrent à l'envi. Bientôt, la pelouse, couverte de gens qui buvaient et mangeaient avec gaieté, présenta plutôt l'aspect d'une fête qu'un tableau de guerre civile. Cependant, le chef donna les ordres les plus rigoureux pour qu'aucune boisson trop échauffante ne fut servie à ses gens, dont il savait l'ivresse terrible. Telle fut la sagesse de ses mesures, l'extrême surveillance des officiers subalternes, que pas un paddy, chose incroyable! ne s'enivra à Stone-House, dans cette mémorable journée.

Quant à lui, il se retira dans le cabinet de lord Avondale pour écrire aux autres chefs de la conspiration et leur faire part

des événements de la matinée

Il était occupé de ce soin, quand de nouveaux cris retentirent dans la maison, au même instant la porte s'ouvrit, et quelques paddies entrèrent, conduisant en triomphe un prisonnier. C'était le ministre Bruce, qu'on eût découvert difficilement sous les vieilles tapisseries où il était blotti, si Tyler, impatient de prouver la sincérité de son apostasie, n'eût montré lui-même aux insurgés le lieu de sa retraite.

Le pauvre homme était assis à un café chronique, et pendant plusieurs heures il avait retenu héroïquement sa toux, de peur de se trahir; aussi s'en donnait-il maintenant à cœur joie. Pendant qu'on l'entraînait ainsi, sans percher, sans chapeau, couvert de duvet et de poussières, il semblait tout entier au bonheur de pouvoir enfin toucher en liberté; les quintes acharnées se succédaient presque sans intervalles et dominaient même les clameurs de ses gardiens.

Parmi ceux-là, on eût eu peine à reconnaître Tom Irwing, le héros whitte-boy de la soirée précédente: il avait remplacé son feutre usé par un pesant casque d'acier, et emprisonné son buste étique dans un vieux justaucorps de buffle. Le casque avait la forme d'une pyramide, comme celui que l'on conserve au Musée d'Artillerie de Paris, et qu'on prétend avoir été porté par Attila; il descendait très bas, et le Paddy était obligé de jeter fortement la tête en arrière pour